

Printemps Descartes

Session 2024

Nouvelles

Nouvelle page

Depuis 6 mois je ne vois plus les couleurs.

Tout me paraît fade, inabouti, non nécessaire. Mes conversations me semblent vaines, le temps me semble long, la vie me semble creuse. Je discute avec mes camarades de fac pour ne pas les vexer mais, au fond, je ne veux plus rien dire, je ne veux plus rien faire. Tout va bien dans ma vie et pourtant je suis pris au piège dans cet insupportable ennui. Comme si j'étais soudainement seul dans une pièce vide avec moi-même et, n'ayant personne à blâmer, je commence à me haïr tandis que les murs se rapprochent à mesure que ma colère croît. Je suis terrifié par mes émotions. Que se passera-t-il quand la pièce rapetissera un peu trop ? Qu'advient-il de cet autre moi ? Que ferai-je de lui ? Que fera-il de moi ? Je me dis parfois qu'il existe un quota prédéfini de souffrance sur Terre réparti entre tous les êtres humains. Alors, même quand rien ne le justifie, j'accepte d'être malheureux dans l'espoir que quelqu'un d'autre dans le monde puisse apprécier le cyan du ciel, le rouge des roses, l'orange du soleil couchant, le temps d'un instant, le temps de ma déprime.

Comme tous les matins, je me rendis à la bibliothèque universitaire. Cette semaine-là j'allais y passer un temps considérable car les examens finaux approchaient et j'étais décidé à valider ma 3e année et obtenir ma licence de droit. Ce diplôme était si précieux à mes yeux. Il était la clé des portes des enfers où j'étais pris au piège depuis bien trop longtemps. Mais ce matin-là, alors que j'étudiais à ma place habituelle, sur l'une des grandes tables en bois de la bibliothèque, ton amie et toi êtes venus vous installer juste en face de moi. Je t'ai immédiatement trouvée ravissante. Je ne crois pas au coup de foudre mais, ce jour-là, j'ai retrouvé les couleurs. J'ai vu le rose sur tes joues, le rouge sur tes lèvres, le bleu dans tes yeux. J'ai vu ta somptueuse chevelure brune enlacer un visage fin avant de se poser élégamment sur tes épaules. Les yeux rivés sur ton manuel de biologie, tu défilais les pages avec douceur et prudence, comme si tu craignais que d'un geste brusque, les mots ne s'envolent. Ce jour-là une sirène du Styx m'as sorti de mon Spleen et dans ma pièce vide il n'y avait plus que nous deux. Deux bédouins vêtus de bleu au milieu du Sahara, deux naufragés sur une île paradisiaque, deux tâches noires sur une feuille blanche. Soudain, je baisse la tête et réalise enfin : il est bientôt midi et je n'ai rien écrit.

Les heures passent et je me plonge dans mes bouquins. J'étais subitement emporté par un regain d'énergie, une volonté nouvelle de briller à mes examens, comme-ci je ne voulais pas te décevoir. J'ai rapidement pris conscience de ce sentiment ridicule mais il m'aidait à étudier alors autant profiter de cet élan sans trop le questionner. Le soleil se mit peu à peu à disparaître et autour de nous les étudiants piquaient du nez. Envieuse de sa voisine la faucheuse, Morphée s'introduit dans les bibliothèques universitaires et fait tomber les têtes de manière arbitraire. Ce sont de valeureux soldats qui perdent leur combat. Leurs paupières sont si lourdes, comme accablées par tout le poids du monde. Sur la feuille blanche, la plume poursuit son parcours avant de s'endormir, balbutiant la fin de son discours. Rapidement il ne reste que nous deux, seuls dans cette arène, derniers survivants du no man's land. Deux soldats ennemis, entourés de cadavres et qui se regardent. Désormais, se battre n'a plus de sens car si la guerre est cruelle, le silence des morts réveille l'humanité des soldats. Rentrons camarade. Que chacun retrouve les siens. Et sans se dire un mot, nous nous laissons partir. Il est 22h. La bibliothèque ferme. Je ramasse mes affaires et rentre chez moi, en prenant bien soin de partir après toi.

Les jours suivants tu étais encore-là, avec ton amie, installées à la même place. Je dois être l'élu, touché par la grâce car c'est bien la première fois que j'ai autant de chance. Tous les jours, je m'assurais d'arriver à la bibliothèque avant même l'ouverture - il était hors de question que je cède ma place à un bienheureux lève-tôt. Chaque matin, je te voyais arriver et t'installer face à moi. Qu'y avait-il à cette place que tu convoitais tant ? Étaient-ce les somptueux rayons du soleil couchant en fin d'après-midi ? Était-ce la proximité des livres de biologie de la bibliothèque ? Ou peut-être était-ce moi ? Qu'importaient les circonstances de ma fortune, j'étais honoré que chaque matin tu fasses le choix de passer ta journée à quelques mètres de moi.

Un matin, en sortant de mon petit studio, je fus surpris par un torrent de pluie. Comme à mon habitude, j'étais ravi. Les jours de pluies tous les visages s'obscurcissent, toutes les épaules se redressent, toutes les têtes se baissent. N'étant plus seul dans mon mal-être, je suis un figurant dans ce merveilleux spectacle de mélancolie. Comme une ombre dans la pénombre, un reflet dans les marres d'eau, un fantôme dans le brouillard. Les jours de pluies égayaient les âmes malheureuses car le temps d'une averse le ciel pleure aussi. Mais ce jour-là, vers 15h, tu t'es mise à pleurer. Tes yeux rouges scintillants m'ont transpercé le cœur. Ton amie tentait en vain de te consoler. J'étais agacé de voir qu'elle ne trouvait pas les mots pour t'apaiser. J'aurais voulu le faire moi-même. Me lever de ma place et courir vers toi. Je t'aurais pris la main et t'aurais dit les mots les plus justes. J'en voulais à ton ami. Puis j'ai réalisé qu'elle était là pour toi et qu'elle faisait de son mieux. Elle semblait vraiment touchée. Elle devait vraiment t'aimer. Après quelques minutes tu as fini par sécher tes larmes, mais le mal était fait : désormais, je n'aime plus la pluie.

A l'issue de mes examens je continuais à aller à la bibliothèque. Je parcourais les livres de Balzac, Baudelaire et autre Rousseau pour y passer mon temps. Mais l'été approchant je savais que tu allais toi aussi arriver au terme de tes partiels. Une soudaine angoisse s'est emparée de moi : je ne pouvais pas quitter cette ville sans connaître au moins ton prénom. C'est par ailleurs assez curieux que je ne l'ai jamais entendu, ne serait-ce que dans la bouche de ton amie. Les jours passaient et j'attendais de m'aguerrir pour venir te parler. Plus j'attendais plus j'appréhendais. Cette image immaculée que j'avais faite de toi, ce récit parfait de notre première interaction que je m'étais raconté, ne pouvaient qu'être détruits, salis, déshonorés. Et puis un jour, à quelques mètres de moi, tu as troqué ton manuel de biologie pour Bel-Ami de Maupassant. Tu avais donc fini tes examens aussi et, pour la première fois, ton amie n'était pas là. Tu étais revenue seule, pour quelque chose - peut-être moi ?

« Toi aussi tu es fan de Maupassant ? Te dis-je hésitant, regrettant instantanément. Quel terrible commentaire. J'aurais pu t'insulter directement, je t'aurais gêné presque tout autant. Mais tu m'as poliment souri et, même en y mettant toute la bienveillance et la douceur dont tu étais capable, j'ai détesté ce sourire. Tu m'as regardé comme un inconnu dont on attend patiemment le départ.

- Pas tellement, c'est un cadeau de mon petit-ami.
- Ah. Il a du goût ton ami. »

Puis j'ai ramassé mes quelques romans et ai quitté la bibliothèque pour la dernière fois. En sortant j'ai regardé autour de moi et rien n'avait changé : je voyais toujours le rouge des roses, l'orange du soleil couchant et le bleu dans tes yeux.

Quelques choses de vivant

Il y avait quelques heures que la drôle de machine était arrivée à la station. Elle avait dû rester longtemps dans les plaines du dehors. Hannah savait car elle mettait de l'eau partout. Pour être précise, ce n'était pas tout à fait parce qu'elle mettait de l'eau partout qu'Hannah savait qu'elle avait passé du temps à la surface, mais plutôt parce que le liquide venait de la neige incrustée dans ses articulations. Or jusqu'à preuve du contraire, il ne neigeait pas sous terre. Du moins pas pour l'instant. Enfin, ce que voulait dire Hannah, c'était que du haut des sept années qu'elle avait passées à la station, il ne lui était jamais arrivé de voir le plafond neiger, ce qui n'excluait évidemment pas la possibilité que ce soit possible, mais la réduisait tout de même.

Depuis, elle s'était assise sur un banc en face des rails, et attendait. La plupart du temps, elle ne bougeait pas. Souvent pourtant, il lui arrivait de visiblement observer les alentours, découvrant de grands yeux habituellement cachés sous sa capuche grisâtre. Si la silhouette était humaine, il ne faisait aucun doute, au regard de ses jambes de métal, que la chose était loin de d'être un homme. Ce n'était ni un homme ni une femme et pourtant, il y avait quelque chose dans son attitude qui en appelait au vivant. On aurait dit, pour mettre le pouce sur ce qu'Hannah ressentait, que la machine était perdue. Or ça n'avait pas de sens. Les machines ne se perdaient pas, elles ne pouvaient pas se perdre, enfin, il était possible d'imaginer qu'une machine puisse se perdre, mais aussi sûrement qu'il ne neigeait pas sous terre, cela n'arrivait pas.

Notre ami, la chose, l'objet de la curiosité d'Hannah, était en effet une machine particulière. Pas qu'elle fût perdue, cela était impossible, mais il y avait tout au fond d'elle une minuscule boule, pas plus grande que le poing d'un nouveau-né, de crasse. C'était en fait un ramassis de pourriture, récolté, vicié, faisandé et compacté, et qu'on avait logé en plein dans son torse comme le dernier rouage de la machinerie étrange qui faisait sa personne. Il y avait beaucoup de choses passant à travers les transistors qui fabriquaient son cerveau. Les souvenirs de la plaine du dehors – le vent variable, les trajets du soleil, la neige qui crissait sous les pieds. La forme générale de son environnement – un quai de métro en pierre taillée, la rame qui l'avait amené ici, la jeune fille qui le fixait obstinément. Chose, car c'était ainsi que celle qui était sa mère l'avait appelé, n'attendait donc pas sur ce banc une perturbation extérieure. Au contraire, aussi loin que son soi existait, il aurait préféré qu'on laisse ses rouages tourner assez de fois dans son crâne, qu'on l'autorise, en somme, à finir de traiter les données qui lui avaient été présentées jusqu'ici.

Il n'en fut bien sûr pas ainsi. L'enfant avait traversé les rails pour le rejoindre, ce qui n'était pas spécialement dangereux, étant donné que l'unique rame de métro qui circulait sur celles-ci était déjà à quai, mais présentait l'inconvénient de lui fournir plus d'informations qu'il n'était capable de traiter à l'instant. Elle lui demanda ce qu'il cherchait. Chose dû faire le choix d'oublier les plaines du dehors, le froid mordant qui rigidifiait le métal de ses jambes, la neige dans lesquelles elles s'enfonçaient, le vent variable, les trajets du soleil, la longue voie ferrée qui parcourait la terre du Sud jusqu'au Nord, la lumière qui se reflétait sur les derniers flocons de neige quand le jour se montrait de derrière les nuages. Perdues. Chose ne pouvait pas parler mais pouvait comprendre. Il se leva du banc sur lequel il s'était assis et s'avança vers l'escalier. Il était fait de marches creusées dans la roche, sculptées et polies, qui s'enfonçaient vers le prochain sous-sol. Hannah qui l'avait suivi se pencha derrière lui. Elle cherchait à comprendre ce qui attirait son attention.

« Je ne vais jamais par là. Le métro apporte ce qu'il faut d'habitude. » Elle parlait.

La rame qui était encore à quai se mit en branle. Elle les dépassa dans un fracas de métal et pendant qu'elle crachait sa vapeur sur le plafond de la station, s'enfonçait dans les profondeurs de la cité. De ce que Chose savait, elle ne reviendrait pas avant plusieurs jours.

« Tu descends ? »

Comme toute réponse, Chose comme la rame commença son long trajet vers ce qui était en bas.

C'était pourquoi elle était venue, pour atteindre les abysses de la Cité Ampère, et pour peut-être plus, mais le temps qui lui avait été donné ne semblait pas permettre de traiter ces informations.

Ayant somme toute peu à faire de plus, Hannah s'engagea à son tour dans ce boyau qui descendait à la lumière vacillante des lampes électriques.

A la surface, il y avait du blanc. C'était la neige. Un sous-sol plus tard, c'était le gris et le jaune chaud des lampadaires qui dominaient. Encore plus profondément, en bas de l'escalier en fait, le tout était rouge et orange. Des machines, différentes de Chose, s'activaient de haut en bas et en cercles pour tirer des pistons étranges, verser de formidables quantités de liquides rougeoyants dans de vastes cuves. Plusieurs éléments contribuaient au vacarme qui régnait à cet étage. L'un d'entre eux était des humains, grands et enchaînés, et qui tiraient et poussaient de lourds chariots remplis de pierres vers de grandes embouchures. Souvent on les voyait déverser leur chargement dans ces bouches béantes, et ils repartaient aussitôt chercher de quoi le remplacer. Le second et plus bruyant élément étaient les mêmes pistons et les roues dentées qui tournaient et poussaient à n'en plus finir et crachaient souvent un liquide chaud et brillant qui paraissait sortir de la terre, comme le sang suintant de la main d'Hannah quand elle s'éraflait sur une pierre.

Chose ne pouvait pas parler mais pouvait comprendre, et plus que pouvoir il le désirait également. Il s'approcha des grands humains enchaînés, et Hannah toujours sur ses talons demandait :

« Pourquoi poussez-vous ? »

Pas qu'elle fut particulièrement préoccupée par la réponse. Le métro lui-même continuait toutes les semaines à leur apporter eau et nourriture, et à se renfoncer dans les craquelures de la Terre, sous les protestations de rouages scandalisés qu'on leur demande une fois de plus d'entreprendre un tel voyage. Il n'y avait alors pas de quoi particulièrement s'étonner que des humains choisissent de tordre leur chair et de la soumettre pour pousser ces chariots d'un bout à l'autre de la caverne. Cependant Hannah comprenait Chose, et, dans une certaine mesure, devinait son besoin de savoir.

Les humains s'arrêtèrent. Leurs visages doux seulement entachés d'yeux abîmés de fatigue se tournèrent vers les deux comparses, et une vieille femme émergea de la foule. La peau de ses bras maigres et nus lui pendait aux os, dans une forme qui rappelait la tendresse. Son dos était vouté sous sa blouse de travail, dont l'extrémité révélait un visage rond surmonté d'un chignon rudimentaire. La femme était avenante. Ses traits auraient pu être ceux d'hautes collines verdoyantes, eurent-ils connu la joie de ces pays gorgés de soleil. En tout et pour tout, il rappelait davantage à Hannah les galets qui tapissaient la voie du métro.

Elle parla. Sa voix enroba Chose d'une chaleur nouvelle.

« Nous poussons, car ce n'est pas ce pour quoi nous sommes faits, mais ce qu'il nous faut faire. Nos corps sont maudits, misérables, condamnés que nous sommes à vivre sous terre. Oui, dans notre souffrance, dans les brûlures de nos mains, dans notre chair qui succombe, nous nous amendons au près du ciel. C'est là-haut que se trouve la grâce de l'existence, c'est celle-là qui sait pardonner l'impureté de nos carcasses. Ces chaînes que nous traînons sont nos vœux d'esclavage. Elles nous ont rattachés au ciel en nous enchaînant à la terre. Chaque heure, chaque seconde, nos corps réclament de les briser, de s'en détacher – de partir à tout jamais. Chaque instant, nous refusons. Nous savons que ce courage sera la preuve de nos rédemptions. »

Chose scruta les yeux gris et fatigués de la vieille. Une part de son système, quelque arrangement de cartes perforées, une trace ancienne de la volonté qu'on lui avait imprimée sifflait à ses rouages la mélodie d'une révolte silencieuse. Il sut alors qu'il ne pourrait pas rester ici, fut-ce la vérité. Il se tourna vers Hannah qui n'avait pas bougé. Elle était restée imperméable aux paroles de la vieille femme.

« Pourquoi veulent-ils si fort être pardonnés ? » Lui chuchota-t-elle. Elle n'attendait pas de réponse.

Ce fut trop d'informations. Chose décida d'oublier. Le quai du métro, les dalles grises qui le pavait, la lumière jaune des lampadaires et le fracas de la rame sur ses propres rails, disparurent.

« Vous ne pensez pas comme nous, vous êtes libres de nos chaînes. » Reprit la vieille. « Partez, enfoncez-vous à nouveau dans ce repli de la Terre, marchez longtemps et rencontrez celui qui vit en bas. »

Chose la regarda longtemps. C'était pourquoi il descendait dans les abîmes de la cité Ampère.

« Ses mots nous ressemblent, mais son chemin n'est pas le nôtre. La grâce qu'il dit avoir trouvée n'est pas celle que nous cherchons. »

Bien sûr, il fut l'heure de partir. Le rouge et l'ocre du feu s'éteignirent peu à peu tandis que Chose et Hannah marchaient le long du tunnel qui les emmènerait, il fallait y croire, vers la raison propre de cette ville.

Ici il n'était rien. La voie s'était élargie en une large caverne vide. Le bleu des ardoises émergeait ici et là de la pénombre, traçait le chemin devant Chose et Hannah. Il ne restait en fait plus qu'à avancer. Déjà, ils avaient marché longtemps, ils étaient descendus là où les hommes ne poussaient plus de chariot, là où plus personne ne restait pour vivre.

« Ils avaient tort, oui ? » Demandait Hannah.

Chose restait silencieux. Il ne savait pas, ou – davantage, le concept de raison lui était étranger. Il ne formulait pas d'opinion, ne tenait pas d'avis. Il pouvait savoir, il pouvait comprendre, mais à ne pouvoir parler, il n'avait pas de position à prendre. Tout cela, il fallait le reconnaître, tenait encore à cette boule de crasse, au résidu de saleté qui pourrissait dans sa poitrine. Si le corps des hommes était maudit par leur chair, alors le sien l'était par cet amas de pourriture qui le rendait impropre à habiter le monde.

« Tant pis si je suis maudite, je m'en fiche. Elle semblait vaguement contrariée. J'ai ma joie, elle m'appartient, et ne rend de compte à personne. C'est là qu'elle est ma grâce, moi c'est elle que je trouve belle. »

Chose regardait Hannah. Elle aussi, ne lui était pas étrangère. Des souvenirs éparses, verts du soleil du Sud, logés quelque part dans un recoin de son occiput. Au milieu des broussailles, dans ses bras, ce visage familier.

C'était seulement plus qu'il ne pouvait dire. Dans un instant, son bras se tordit dans sa direction et s'arrêta net. Elle ne s'était aperçue de rien, pas, du moins, de ce mouvement indicible. Ils continuèrent à marcher.

« C'est comme en haut. » Ils étaient arrivés au bout de la cavité. Un nouveau quai se dressait devant eux. La pierre dans laquelle on l'avait taillée était différente du premier sous-sol. L'ardoise des profondeurs avait cette même teinte bleu sombre qui tapissait le chemin de la grotte. Le style lui, l'ornementation des lampadaires, la fabrique des rambardes étaient en tout point semblables.

La route s'arrêtait ici, il ne restait plus de doute sur la suite de leur chemin. Sûrement ils prendraient le métro et s'enfonceraient enfin jusqu'à celui qui vivait en bas. Chose savait que ce serait la fin de son voyage et Hannah s'en doutait. Il ne restait qu'à attendre. La rame ne tarda pas à arriver, elle n'était pas si différente de Chose, il l'avait attirée à lui comme la lumière ameuté les insectes.

Pour la deuxième fois de son existence, il s'avança dans la rame et s'assit dans un des sièges au matelas carmin. Hannah l'avait suivi et s'installa à ses côtés.

« J'espère que ça ne durera pas trop longtemps. »

La machine se mit en branle. Ils entendirent les membres de la rame cracher et s'entrechoquer. Ses rouages s'activèrent dans ce vacarme métallique qui leur était propre. Lentement, les lumières du quai disparurent tandis qu'ils s'engageaient plus loin sur la voie. C'était un autre acte de foi qu'ils commettaient, celui de laisser l'engin les porter vers l'inconnu, d'espérer qu'il les ramènerait à la lumière.

Non la rame n'était pas si différente de Chose. Elle aussi en appelait au vivant. Elle sentait la peine de ses écrous dans sa chair, les plaintes de ses moteurs, le grincement de ses roues. Elle devait ressentir cette douleur comme quelque chose qui vit, mais il lui

manquait la conscience. C'était une douleur primale, une sensation brute qu'elle ressentait en elle-même. Incapable de la comprendre, de savoir la raison de son existence, elle continuait d'avancer, ne liait jamais son mouvement à la condition même de sa misère.

Après une durée indéterminée plongés dans le noir, Chose et Hannah sentirent la rame s'arrêter. Elle s'immobilisa dans le dernier soubresaut qui marquait l'ouverture de ses portes. Le quai qui les accueillit était minuscule. Il ne s'étendait que d'un côté de la voie – c'était un terminus. Sa roche noire avait à peine été taillée, découpée en morceaux grossiers qui s'agençaient en de motifs vains et abrupts. Ils sortirent et s'engagèrent dans un boyau en contrebas, étroit et à la géométrie absconse. Plus loin, une porte en bois, cerclée de métal, occupait l'espace entier du tunnel. Une petite vitre dépolie, surmontée d'une grille en fonte laissait deviner par sa lueur l'activité cachée derrière. Chose sentit un moment d'hésitation, dans le même instant fugace qui l'avait poussé à tendre son bras vers Hannah. Elle remarqua en revanche celui-ci, posa doucement sa main sur son épaule et enclencha la poignée de la porte. Derrière, une forêt de tuyaux entremêlés abritait celui qui vivait en bas. C'était un vieil homme, il n'y avait rien d'autre à en dire. Il semblait occupé à regarder à travers la lentille d'un périscope ce qui était pour lui la chose la plus importante du monde.

« Imrân ? Qu'est-ce que tu fais ? Hannah ne semblait pas particulièrement surprise de le trouver ici.

- Hannah ma chérie. Il s'était retourné et avait quitté son périscope avec un regret visible. Je ne pensais pas que tu viendrais me voir.
- Je ne suis pas venu te voir. J'ai amené mon ami jusqu'ici.

Il parut s'apercevoir de la présence de Chose. Ses sourcils se froncèrent un instant avant de se figer en une expression circonspecte.

- Ah, il se reprit. Oui. Désolé mon ami. Je ne vais pas venir avec toi. »

Il connaissait cet homme aussi bien qu'Hannah. Le bruit des écrous qu'on resserre, les regards amoureux qu'il lui lançait, ces longues soirées d'été où l'on ouvrait la fenêtre pour laisser entrer la vie du dehors, tout ça aussi était logé dans son crâne.

En regardant le visage inexpressif de ses interlocuteurs, il crut bon de continuer.

« Je vais vous montrer quelque chose vous deux. Venez voir, dit-il en indiquant le périscope d'un geste de la main. »

Chose fut le premier à coller sa lentille contre celle de l'engin. On y voyait un fleuve un après-midi d'hiver. L'eau y coulait tranquille entre les arbres, et une bande d'oies sauvages avait décidé d'y élire domicile le temps d'une journée. Le ciel s'était couvert d'une épaisse couche de nuages blanche et grise, le vent soufflait doucement. Les flots étaient de temps à autres brisés par des embarcations emplies de jeunes rameurs et de leur souffle dans l'air froid du jour. Un pont en pierre blanche surplombait le lit de la rivière, tout fier qu'il était de ses barrière en cuivre vert.

Il y aurait eu beaucoup plus à en dire. Les remous de l'eau qui filait entre les piliers, les ébats des oiseaux, les petits tourbillons qui se formaient dans le fleuve et qui laissaient deviner l'irrégularité du sol en-dessous, mais Chose avait fini de regarder.

Ce fut au tour d'Hannah.

« C'est joli, dit-elle après s'y être penchée quelques secondes.

- C'est magnifique ! Répondit Imrān, il criait presque. La beauté ! La grâce ! Elle est là, juste ici !

Elle prit un instant pour répondre.

- C'est ça que tu es parti faire ? Regarder de l'eau ?
- Non, non... La flamme dans sa voix s'était éteinte. Tu es jeune Hannah, je ne peux pas t'en vouloir de ne pas comprendre. Mais regarde autour de toi ! As-tu vu le monde ? As-tu vu les fous qui souffrent en haut ? »

Chose les regardait presque immobile. Quelque chose se préparait dans sa poitrine. C'est ce qu'il était venu faire après tout.

« Oui, je les ai vu.

- Et qu'en as-tu pensé ? Ne t'es-tu pas dit toi aussi quand tu as perdu ta mère, que nous étions maudits de vivre dans ce monde ? Ne me reproche pas de m'attacher à ce qu'il y a de beau.
- Mais moi j'étais contente quand tu étais là, on avait de la joie c'était assez. »

Elle avait fait un pas en arrière, de peur de n'avoir raison.

Le monde se délitait autour de Chose. Ce qu'il avait connu, ce qu'il n'avait pas oublié, les souvenirs d'Hannah et sa voix qui voulait le guider, l'amour d'Imrān aussi, il y avait longtemps, devenait tout se concentrait dans le haut de son front.

« Non Hannah, tu ne te reposeras pas sur cette joie, cette joie qu'on te dérobe un jour sans que je ne puisse rien y faire, il haussait le ton. Dis- moi ! Où sera ta grâce quand ton bonheur aura disparu ?

Il s'était fait accusateur, prophète du malheur à venir.

- Je ne sais pas... » Des larmes rondes et chaudes lui montaient au visage.

Elle ne voulait pas lui donner raison, pas de l'avoir abandonnée, pas pour regarder ces stupides oies sauvages et ce stupide pont figé dans le temps, qui n'avait ni histoire ni futur, qui ne vivait pas qui n'avait rien du vivant.

Chose fit un dernier pas en avant. Imrān le regarda un instant et ses yeux s'ouvrirent enfin sur ce qu'il lui donnait à voir. De la poitrine de Chose, un rail minuscule s'était déplié, et au bout, une petite boule de crasse, un résidu de pourriture, récolté, vicié, faisandé. Sa malédiction à lui, celle-là même qui faisait de lui cet être imparfait et impropre à habiter le monde.

Imrān le savait. C'est lui qui l'avait placée là sous le regard attentif de sa femme.

L'homonculus était la plus belle création de Maryam, une machine qui en aurait du vivant, qui raconterait l'histoire d'une vie passée à chercher la grâce.

« Maryam, il pleurait presque maintenant. Je suis désolé. »

Le front de Chose brûlait. Il avait mal et ça n'aurait pas dû arriver. Ce n'était pas ce qui arrivait. Des recoins de son crâne, les souvenirs de Maryam l'englobaient entièrement. Maryam qui avait perdu sa fille d'un mal inconnu, son mari qui s'était enfuit au Nord où le froid calmerait sa douleur, et sa petite-fille qu'il avait emmenée avec lui. Maryam qui avait refusé d'abandonner le bonheur, qui avait voulu trouver la grâce dans ce qui fait la vie, dans la recherche de la joie, dans sa révolte contre la souffrance, puis dans son amour toujours pour Imrān et pour la petite Hannah. Elle avait refusé de chercher la grâce dans la douleur, refusé de la mettre dans les mains volatiles du bonheur, refusé de la placer dans une beauté morte et intemporelle. Elle avait accepté la peur de la perdre, la peur d'avoir tort, elle avait vécu aussi heureuse que ce monde maudit l'avait laissée être. Puis elle était morte d'une fièvre soudaine. Le front brûlant, elle avait tout donné à Chose, tout ce qui était elle pour qu'il le porte jusqu'à la cité Ampère.

Par Chose la vie de Maryam s'était répétée. Malgré son corps maudit, malgré sa mémoire incapable, il s'était souvenu d'Hannah, elle qui avait choisi contre tous d'aimer le monde sans honte et sans rancœur. Il y avait trouvé une grâce qui lui suffisait et qu'il aimait pleinement.

Imrān aurait aimé savoir tout ceci. Mais les homonculus n'avaient pas d'avis et ne prenaient de position. Il sut, en revanche, qu'il était temps de partir, et qu'il l'était encore d'apprendre.

« Hannah, son visage s'était effondré. Le vieillard en larmes suppliait sa petite fille. Pardonne-moi je t'en prie. Partons d'ici, rentrons à la maison.

- Je n'ai pas à te pardonner, elle était en colère. Sa fougue seule se brisa pour qu'elle lui arrache ces paroles : Mais je m'en fiche. Je veux rester avec toi. »

Le minuscule rail se replia. La douleur disparut. La rame devait se préparer à cette heure, pour un dernier trajet. Imrān s'en alla sans un regard pour le périscope. Hannah prit la main de Chose.

« Toi aussi, viens. »

Sans penser qu'il avait accompli sa mission, sans penser qu'il n'avait plus de raison de fonctionner, Chose continua à vivre, car c'est ce que font ceux qui en appellent au vivant. Ils franchirent la porte cerclée de fer, traversèrent le boyau étroit et entrèrent dans la rame qui les attendait au quai de pierre noire.

Le métro s'éloigna de la lumière et les y ramena, d'un étage à l'autre, du noir au bleu, du bleu au rouge au gris et enfin au blanc, et bientôt, même celui-ci s'effacerait pour le vert des lointaines collines gorgées de soleil.

Une Sacré Réunion De Famille !

Séparés depuis plusieurs années déjà, les enfants de **Gaïa** réussirent à se coordonner pour une petite réunion de famille en plein centre-ville de Paris, précisément au quartier Bomonoh à la 52eme rue de pères de Nsam. On aurait dit un regroupement de chefs d'entreprise de différents domaines. Le médiateur à l'origine de cette réunion, **Kent Dibapo**, fut le premier à arriver sur les lieux, au restaurant Allo Angelo. Dans l'attente de l'arrivée de ses frères et sœurs, il se rassurait près de la caisse de la disponibilité de leurs places réservées un mois à l'avance.

Il était 8h du soir. Puis vint **Christory Six** dans sa BMW modèle économique, prise de joie lorsqu'elle aperçut son petit frère au loin dans la salle. Elle s'élança à sa rencontre pour le serrer contre elle. **Kent**, captivé par la joie de sa grande sœur, se leva avec gaieté pour recevoir cette chaleur qui lui avait tant manqué durant ces années. Aux environs de 8h30, **Akoni Ruther** et **Paloma Pino** la cadette vinrent à leur tour. Ruther prit plus de temps pour bien garer sa Tesla modèle-Y que Pino avec sa Ford hybride. Tous deux, avec excitation, rejoignirent la table auprès de leur sang.

À 8h55, **Fotso Duverger**, l'aîné, arriva avec un peu de retard à bord d'un Uber, car il avait dû faire deux escales en avion quittant l'Afrique du Sud pour Paris et, avec les bouchons sur le chemin du restaurant, n'avait pas pu faire plus vite. La famille étant au complet, la petite réunion de famille put pleinement prendre son envol. De façon non organisée, les uns charriaient les autres, les histoires sur les agissements des uns et des autres, les enfances firent leurs retours pour animer la galerie. Dans le restaurant, ils étaient le groupe le plus animé, avec des éclats de rire à en perdre la fatigue de la journée. Puis, pris d'émotion, **Fotso** prit la parole :

- Cela me remplit énormément le cœur de vous voir tous et toutes réunis autour de cette table, mes frères et sœurs. Cela fait tellement longtemps que je ne vous ai vus, que je n'ai pu rire ainsi avec vous et partager votre joie... **Kent** avait vraiment raison de nous mettre la pression pour cette rencontre. Il n'y a effectivement pas que le travail, l'argent et les ambitions dans la vie.

Ses frères et sœurs, émus par son discours, d'un regard affectif se dévisageaient les uns les autres, de façon à garder ce jour en mémoire le plus précieusement possible. L'entrée servie, quelques bouteilles de Leff sur la table, du vin blanc et rouge de qualité exceptionnelle, **Christory** proposa que chacun parle un peu de lui et de ce qu'il a fait ces 5 dernières années, de façon à faire plus ample connaissance. Comme on dit, à tout seigneur tout honneur, **Christory** prit les devants :

- Ces 10 dernières années, je me suis un peu battue comme on dit au quartier (*souriant du coin des lèvres*). Je suis actuellement cadre chez Débit Agricole à Lyon depuis 3 ans déjà, où j'ai eu à travailler sur différents projets immobiliers pour le compte de la boîte. Avant cela, j'étais ingénieur des travaux immobiliers chez PNB Paribas à Tours, où j'ai fait 5 années d'exercice... donc je ne m'en sors pas trop mal (*l'écoutant attentivement, le sourire aux lèvres, stupéfait devant ce parcours, ses frères et sœurs étaient en admiration*). Je me suis acheté un appartement très smart

et ma jolie bécane avec laquelle je suis venue il y a moins de 2 ans. En ce qui concerne ma vie privée, j'ai traversé beaucoup d'épreuves, j'ai eu un petit garçon, Nolan, que vous avez pu voir lors des appels vidéo... je crois j'ai tous dit, à qui le tour ? (**Ruther se lança dans la mouvance après Christory, son aîné direct**)

- En ce qui me concerne, j'ai un peu galéré pendant 6 ans, faisant quelques petites prestations dans de petites entreprises en Europe, en Afrique et en Russie. Puis, depuis 4 ans, je suis chef de projet dans la production de pétrole chez ExxonPonil aux USA, avec ma femme nous nous sommes Achter une villa près de la mer à Dubaï... Je suis marié depuis 2 ans déjà, avec deux petits, Loïc et Laila. Malheureusement, seuls maman, **Paloma** et **Kent** avaient pu être présents, vu vos occupations respectives. (*Tous lui sourirent en lui adressant à nouveau leurs félicitations, et Paloma prit la parole*)
- Après être partie de chez maman, je n'ai vraiment pas été très stable, vous vous en souvenez ? Je vous appelais tout le temps (*tous éclatèrent de rire en validant son propos*). Mais depuis 5 ans, je suis ingénieur chez Minde GA en Allemagne, et faut avouer que je ne me plains pas (*et Christory s'exclama en disant « et avec raison ma petite », la taquinant, et ensemble ils se mirent à rire*). En ce qui concerne la famille, j'ai mon petit chez moi, je projette déménager. En ce qui concerne les relations, moi je vous ai, et pour moi, c'est suffisant. J'ai eu assez de déceptions comme cela, je ne veux pas avoir d'enfant, je préfère me concentrer sur ma carrière. (*Un petit calme s'installa, et pour réduire la gêne, Fotso prit la parole*)
- Je vais essayer de ne pas être très long, mais ça me fait énormément plaisir de vous voir en chair et en os, la vision, ce n'est pas la même chose ! Je n'étais plus là quand **Paloma** et **Kent** sont nés, et durant l'adolescence de **Christory**, et vous voir ainsi me montre à quelle point le temps passe super vite. Comme vous le savez tous, après le départ de mère pour rentrer en Suisse, je travaillais déjà dans une petite entreprise au Gabon, donc je suis resté et elle est rentrée avec **Ruther** et **Christory**. La vie en Équateur n'est pas facile, j'ai un peu galéré, puis j'ai monté une PME qui faisait dans la production de béton pour les entreprises de construction, mais 5 ans plus tard, nous avons chuté, et moi avec elle. Je me suis éloigné de tout, puis il y a 3,5 ans, avec les réseaux dont notre mère m'a fait profiter, j'ai pu me relancer dans l'entrepreneuriat en tant que promoteur immobilier. Nous avons déjà réalisé 50 bâtiments dans toute l'Afrique, résidentiels, tertiaires mélangés et nous sommes sur projet d'hôtel en Afrique du Sud d'où ma provenance. Vous connaissez toutes mes deux femmes Maffo, Makosso et mes 5 enfants, donc je n'ai pas besoin de développer ce côté-là (*faisant un clin d'œil à ses frères et des petits piques sortis ici et là*).

Dans la mouvance familiale, les uns et les autres se charriaient, et l'on pouvait ressentir leur joie de se retrouver après tant d'années. Les plats de résistance servis, d'une mosaïque unique, on aurait presque dit être à un banquet. Chacun trouva son compte dans la diversité des plats, cela sans perdre le dynamisme dans les commentaires : la grève de transporteur, l'importance d'avoir plus d'argent et de s'offrir les meilleures voitures électriques, avec le meilleur du confort automobile, la crise des agriculteurs, les ravage de la guerre en Ukraine, les ilots de chaleur, les nouvelles lois sur l'immigration en France.... Les avis fusaient dans tous les sens. Puis, durant un petit moment de lucidité, **Ruther** interpela ses frères et sœurs:

- Nous nous sommes lancés dans les commentaires (*riant un tout petit peu, sa cigarette électronique à la main*) sans finir notre tour de table, et je pense qu'il manquait juste **Kent**, alors à toi la parole, petit frère... S'il vous plaît, on l'écoute, calmons-nous ! (*Et Kent prit son courage et débuta ses propos*)
- Que dire ?? Après le départ de notre dernier, **Paloma**, de la maison à Barcelone sachant que maman avait déjà déménager de Suisse, j'ai continué avec ma ferme de 20 hectares dans le haut de la France, tout en travaillant chez Spie BTP, un grand groupe dans la construction en France et à l'international, avec 170 ans d'expérience. 3 ans après son départ, j'avais du mal à joindre les deux bouts avec la ferme, sous le poids des produits extérieurs, de la crise des agriculteurs en France et des nouvelles réglementations n'étant pas en faveur des producteurs, donc j'ai fermé boutique, j'ai vendu et je me suis concentré sur mon métier d'architecte. Il y a 2 ans, je suis rentré pour voir maman, et je me suis installé en France avec elle, puis j'ai monté une petite PME dans la construction des bâtiments bas carbone et certifiés BREEAM, HQE, LEED, E+C-. Je ne vais pas vous mentir, ce n'est pas trop la forme actuellement, mais j'ai de quoi vivre, et surtout vivre de ma nouvelle passion, je vis à la Défense. Actuellement, j'ai une compagne, et j'espère que cela va être sérieux, elle s'appelle Diop...

Sans crier gare, les uns et les autres l'étouffaient de compliments, en lui rappelant à quel point ils ont hâte de rencontrer cette demoiselle pour se rassurer de ses convictions envers leur frère. Il s'est suivi une vague de lancers de fléchettes sur les échecs relationnels des uns et des autres, tous et toutes en riaient aux éclats. Il était déjà 10h du soir, et aucun ne s'en était rendu compte, tellement la soirée était animée et lourde en émotions. Le dessert en pleine consommation, les uns et les autres faisaient des selfies et des photos, des snaps, pour ne pas oublier ces moments, certains se déplaçaient légèrement en binôme pour essayer de recoller au mieux les vieux soucis qui ont pu les éloigner durant ces années. Et lorsque 10h40 sonna, voyant que tout le monde s'était bien amusé, **Kent** se dit à ce moment qu'il était temps d'évoquer un sujet de la plus haute importance et se lança dans son discours :

- Merci à toutes et à tous d'être venus ce soir. Je suis très ravi que cette soirée ait autant réussi (*se faisant couper par les acclamations*). Mais je tiens à vous dire que la réconciliation n'était pas le but véritable de cette assemblée. Oui, elle en fait largement partie, mais je souhaiterais vous parler d'autre chose qui me chagrine énormément, et aucun d'entre vous n'a su faire la différence ! Il est vrai que je ne suis que le 4eme de la fratrie, mais je me dois de vous le dire. Il s'agit de maman ! Notre mère est atteinte d'un cancer, et ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant, mais comme elle a l'habitude de toujours s'en remettre, vous envoyez juste de l'argent, et vous pensez avoir trop fait pour elle. Je tiens à vous rappeler que nous formons une et une seule famille. Il est vrai que nous n'avons pas tous le même père, mais cela n'a jamais été un problème. Vous avez une telle obsession du bien matériel, de l'individualisme pur, que vous négligez le plus important dans une vie, la famille ! Vous vous êtes tellement concentrés sur vous, au point de ne jamais avoir trouvé le temps pour venir voir votre mère souffrante depuis 5 ans, cloîtré sur un lit. Quels enfants dignes êtes-vous ?

Mon grand frère, **Fotso**, le premier né, je te rappelle que tu es celui qui est sensé être le rassembleur dans cette famille ! Je tiens à te rappeler également que la première personne à avoir cru en tes projets et le premier investisseur était notre mère, et elle l'a fait pour nous tous, cumulant les boulots à en perdre la santé. Quand tu as fait ta dépression, c'est le réseau de maman qui t'a relevé ! Pareil pour **Christory**, sans le contact du monsieur qu'elle t'avait envoyé, tu n'aurais pas eu accès à ce grand luxe dont tu te vantes, tu n'étais pas si compétente grande sœur. Dois-je également parler pour **Ruther, Paloma** et moi-même ? Dont mère a dû faire d'énormes prêts bancaires pour nous soutenir, et vous rappeler à quel point elle croit en nous ? Vous me direz que vous n'étiez pas au courant, mais elle n'était pas obligée de vous le dire, car c'est une mère, et son bonheur réside dans la réussite de ses enfants ! Nos pères n'étant plus en vie !

Ces 10, non 5 dernières années, vous avez eu la possibilité de venir au chevet de votre mère souffrante, mais pour une raison qui dépasse l'entendement, vous êtes restés au chaud, fixés sur vos carrières, sans daigner venir faire même une semaine près d'elle. Pensez-vous que l'argent seule suffit ? Je me demande si nous nous rendons compte à quel point elle fut une grâce pour nos vies ! Mon cœur est en peine quand je vois notre chère maman dans cet état et toute seule pendant cette phase difficile. On se doit de prendre soin d'elle et de bénir celui qui l'a mise dans nos vies ! Si elle s'en va aujourd'hui, rendez-vous compte à quel point cela aura été un réel honneur d'avoir pu naître, d'avoir vécu près d'elle ? Elle fut pour nous un nid de grandeur et la preuve regardez vos statuts sociaux actuels ! (*Fixant ses frères d'un regard plein de colère*) Je me sens très mal quand je nous regarde, il est vrai je suis revenu vers elle il y a 2 ans mais quelle horreur d'avoir été sourd à sa douleur ! (*Les larmes aux yeux*) ... Je ne vais pas être plus long.

Si vous trouvez que je vous ai manqué de respect à un moment ou à un autre de mes propos, je m'en excuse, vraiment ! Il lui reste 50 semaines et un traitement expérimental à tester, et le médecin nous a clairement dit qu'elle a besoin de chaleur familiale pour que son corps puisse faire l'effort nécessaire pour vaincre les dernières traces du mal qui la ronge. Ce traitement expérimental, c'est l'amour de ses enfants, de sa famille, car elle est et doit rester un don dans nos existences, afin que ses petits-enfants et leurs petits-enfants puissent également en bénéficier. Mobilisons-nous, il ne se fait pas encore tard ! (*Kent se rassit tout doucement essuyant ses larmes avec son mouchoir de poche*)

Le calme avait gagné la salle, sachant qu'ils étaient les derniers clients du restaurant. Le serveur, venant débarrasser la table, assista à tout le discours, et comme tout ceux assis à la table, ne put retenir son chagrin et ses larmes. **Kent** avait réussi à toucher le cœur de ses frères et sœurs, barricadés derrière des couches d'individualisme, de capitalisme, d'égoïsme et plus encore. Suite à cela, chacun reconnut son tort et promit de faire un effort pour être plus présent. Chacun envoya des mails pour libérer la semaine, car nous étions un vendredi, afin de pouvoir passer cette semaine qui arrivait au chevet de leur don du ciel.

Se noyant dans l'émotion de la scène, les larmes aux yeux, voyant l'espoir que cela implique pour leur mère, leur cohésion familiale, pour leur avenir ensemble, **Kent** se fit interpeller soudainement par une voix en fond de résonance :

- Monsieur !! Monsieur !! (*Kent s'étant égaré dans ses pensées, revint à la réalité*)
- Oui, désolé ! Que disiez-vous, mademoiselle ?
- C'est à vous de présenter. Vous deviez nous présenter, je cite « À quel point la planète bleue est une grâce pour nos vies » ! C'est à vous, ce collègue des chefs d'entreprises vous écouterait attentivement !
- Oui, merci ! Mesdames et monsieur.... 80 % de notre économie dépend des ressources fossiles depuis des siècles et aujourd'hui encore ! D'après le GIEC, 75 % des émissions mondiales de CO2 proviennent de la combustion de ressources fossiles dans les secteurs de l'électricité, de la chaleur et 15 % dans les transports, 10 % proviennent de la production industrielle. Le secteur agricole, y compris l'élevage et la déforestation associée à l'agriculture, représentent environ 10 %.

La planète Terre est notre mère, elle nous a tous fait naître et a su outiller nos différentes évolutions. Elle nous a toujours soutenus sans jamais se plaindre, même lorsque nos rêves étaient les plus fixés sur l'extrême. Elle nous a offert son amour et nous en avons abusé ! Nous avons puisé ses ressources sans facturation de sa part, au point de l'assécher et même jusque-là, elle ne se plaint toujours pas. Malgré cela, nous devons agir au plus vite car elle est au plus mal et cela fait déjà 50 ans qu'on en parle sans qu'il y ait une réelle mobilisation vis-à-vis de l'urgence qu'est le changement climatique. D'ici 2050-2100, si nous marquons une élévation de température globale de plus de 2°C, il sera très difficile, voire impossible, que la vie survive sur cette planète et cela sera de notre faute. Donc, mobilisons-nous, posons des gestes plus écologiques peut importe la taille, construisons mieux : des bâtiments et des villes plus durables, de la mobilité douce et surtout la mise en avant des entreprises contributives via un management plus agile, dans ce challenge qui est le nôtre !

Merci pour votre aimable attention !

Sir GeussT

Ressasser est un palindrome

Tu cours. C'est la nuit, tu hantais seule ce chemin de terre boueux. C'est l'hiver, il fait froid, il y avait du vent et il a plu il y a à peine quelques minutes. Juste avant que ça ne commence. Ça recommence. Il arrive à toi, il dérive pour toi. Tes joues et tes mains te brûlent à cause du froid, et ta gorge est sèche à force de respirer cet air de forêt, si glacé et si humide. Tu cours. Concentrée sur tes pieds, maintenant ton rythme de foulée sur ce sol instable, retenant ta respiration. Régulière. Tu dois pouvoir tenir encore un peu. Tu sens que tes jambes, elles, risquent de te lâcher plus tôt. Tu as été prise par surprise. Avec cette température, tes cuisses s'ankyloisent. Heureusement, ce sol n'est pas trop glissant. C'est derrière, tu l'entends. Tu cours tout ce que tu peux, à t'arracher les poumons. Tu balances tes bras vers l'avant le plus loin possible, tes jambes en arrière le plus fort possible. Ne pas ralentir, justement, accélère. Ça fait déjà un moment et tu sens les crampes arriver, mais tu n'arrives pas à le semer. C'est plus fort que toi. Pas plus rapide, mais ça te colle. Ou bien ça se joue de toi ? Ça reste en arrière, ça te chasse et s'amuse avec toi. Ça se divertit en te regardant tranquillement en train de t'épuiser à fuir. Pourquoi ? Pour rien. Parce que c'est lui qui te chasse. Parce que c'est excitant. Ça sait que ça t'aura, que tu ne pourras pas lui échapper. C'est juste meilleur que toi. Donc ça joue avec ta peur. Cours pour que ça t'oublie, cours pour oublier. Tes pieds nus fuient en s'enfonçant dans l'humus trempé, et chaque pas te les brûlent un peu plus de froid. Tu l'entends, c'est juste derrière toi. Tu l'imagines sourire à te voir continuer là où c'est inutile, où c'est perdu d'avance. Un sourire terrifiant, soutenant un regard plus effrayant encore qui scrute tes petits pas effrénés dans cette fuite désespérée. Mais c'est plus fort que toi, la peur te réchauffe les bras et les jambes à force d'y envoyer des décharges d'énergie. Perdu d'avance. L'énergie de la peur. Tu te ferais dessus si tu ne courais pas aussi fort, aussi vite. Tu cours et tu cours encore. Tu pries pour que ça s'arrête, que ça te laisse. C'est perdu d'avance. Tu vas finir par laisser tomber. Tant pis, ça a gagné.

Elle ne comprend pas. Elle est encore là. Elle est juste là, toute seule au milieu de nulle part, dans cette forêt humide et austère, complètement sombre. Elle est étendue dans la vase, les jambes affreusement lourdes, et avec du mal à récupérer son souffle. Elle se rappelle. Elle s'est débattue une éternité pour que ça ne l'attrape pas, et elle a perdu. Donc elle ne devrait plus être là. Mais elle est là, bien vivante si elle en croit les douleurs de son cœur, de ses jambes, et de ses pauvres pieds. Nue. Brûlée. Juste là, seule au milieu d'un chemin vaseux, sous une bruine délicieusement fine. Glacée. Calme-toi. Respire doucement, ralentis. Les mains criantes de douleur et pleines d'humus, l'eau ruisselle avec sa sueur le long de ses cheveux. Elle mouille ses sourcils et goutte au bout de son nez. Elle a oublié. Ou bien, elle n'a jamais su ? Comment savoir pourquoi ? Elle courait juste parce qu'elle sentait qu'il fallait courir. Si, elle se rappelle qu'elle courait pour que quelque chose ne l'attrape pas. Quelque chose qu'elle entendait derrière elle et qui la talonnait, impossible à semer. Elle se rappelle. Elle n'entendait que sa respiration saccadée à elle, et lui. Alors, pourquoi est-elle seule ? Elle se relève autant qu'elle peut, elle tremble de froid. Elle ne comprend pas. Il devrait y avoir ici quelque chose d'autre que la pluie qui fasse du bruit. Or là, elle est isolée, seule, dans un bois austère. Attends. Justement, elle est seule. Absurde. Et pourtant, elle sait. Elle le voit bien, l'entend bien, le sent bien : il n'y a qu'elle. Elle et cette solitude encombrante, impossible. Elle, égarée sous la pluie au milieu d'une forêt noire, où

elle ne distingue que difficilement le sol trempé et quelques branches humides grâce aux rares rayons de la lune qui parviennent encore à réchauffer sa peau.

Anonyme

Le Virtuose

Magnifique ! Ça c'est vraiment du travail d'artiste. Je me suis surpassé pour ce maquillage. Quelle œuvre grandiose ! Il n'aurait rien pu en tirer sans mon talent... Elle faisait trop peine à voir. Il fallait au moins un génie pour la rattraper. Oui voilà. Un génie.

— Rien à dire, tu es ravissante. Aucun doute, avec ça ils concluront forcément à un suicide.

Bon, fini de s'extasier. Je me suis laissé emporter par ce cadavre. En même temps, le gars ne m'a pas fait de cadeaux... Il s'y est vraiment pris comme un manche pour la descendre. Pourquoi les riches se sentent toujours obligés de buter leurs femmes franchement... Enfin je ne vais pas m'en plaindre, c'est toujours ces amateurs qui nous donnent les plus beaux défis. Et puis, ils y mettent le prix.

Plus qu'à signer. Le requiem du jour sera la grande messe des morts ! C'est de plus en plus difficile de trouver un lecteur CD chez les gens... Quelle perte de temps, je passe presque plus de temps à en chercher un qu'à faire mon travail. Heureusement qu'il y en a un ici.

Quelle musique sublime ! Ça rend la scène encore plus touchante. J'en ai des frissons.

— Repose-toi bien, chère œuvre.

Celui-là n'a pas hésité une seconde. Ça se voit que ce n'est pas sa première fois. Ça reste crade comme scène de crime. N'importe qui en aurait la gerbe, heureusement que j'ai l'habitude. Ces gens-là croient qu'on peut tout rattraper alors ils font leur affaire n'importe comment.

— Allo.

— Vous y êtes ?

— Oui.

— Ils doivent croire qu'il l'a fait lui-même.

— Impossible.

— Vous allez faire ce qu'on vous demande bien gentiment. C'est pour ça qu'on vous paie !

— Si je fais comme vous dites, vous êtes cuit. Ça sera jamais crédible. Avec ces traces de lutte, ils verront tout de suite que quelque chose cloche. Il fallait y penser avant de vous battre avec lui.

— Vous n'avez qu'à les camoufler !

— Non. Je vous l'ai déjà dit, laissez-moi faire mon travail. Au revoir.

Encore un suicide ! C'est la grande mode de tout faire passer pour un suicide mais c'est loin d'être le plus efficace pour échapper à la justice. En tout cas, faire ça ici révélerait à l'autopsie que quelqu'un maquille dans le coin. Un coup à se faire choper. Mon boulot c'est de protéger mes clients et pour ça je ne dois être mêlé à aucune enquête. Pourquoi ces branquignoles pensent toujours mieux savoir que les pros ?

Brouiller les pistes, effacer tous les indices et en semer des faux : voilà comment on met de l'ordre dans ce genre de foutoir. Les flics détestent ça. Ils savent qu'on l'a assassiné mais ils ne peuvent pas remonter au tueur. Enfin, quand c'est fait finement. Même pas besoin d'éliminer le corps. « Pas d'arme, pas de meurtre » à ce qu'on dit. C'est plus compliqué que ça mais c'est un bon début. Je l'embarquerai en partant pour la détruire. Je vais commencer par les empreintes et l'ADN, c'est le plus urgent. Ensuite, mon passage préféré : je pourrai planter les graines de la confusion. Les fausses pistes. Elles découragent même les meilleurs flics et ils finissent par classer l'enquête sans suite faute de preuves incriminantes contre qui que ce soit.

Toc.

—Aie !

Qu'est-ce que c'est ? Bon sang ça fait mal, je me suis cogné en me retournant. Ça doit être de la prospection. Si je ne fais pas de bruit, il s'en ira toquer ailleurs.

— Papa ! C'est moi.

Une gamine ? Merde ! Merde ! Merde, merde ! Merde ! Il m'avait assuré que la victime vivait seule.

— Papa, j'ai oublié mes clés. Ouvre s'il te plait.

Tant mieux ! Allez, respire. Respire, Ray. Concentre-toi, c'est pas le moment de flipper tu dois trouver un truc sinon t'es foutu !

— Papa ! Tu m'entends ?

Pas le choix, faut que je me casse. En abandonnant la scène de crime, je dois pouvoir sortir sans être vu. Mais par où ? Allez calme-toi Ray, reste lucide ! Tu as inspecté toutes les issues avant de commencer alors vas-y, trouve une sortie. Oui, voilà. Par la fenêtre du fond, ça ira. Allez, assez perdu de temps, il faut que je dégage et vite !

Heureusement que je n'avais encore rien touché, sinon j'aurais pu laisser des traces. Il ne faut surtout pas que je sois mêlé à cette affaire sinon ma réputation va en prendre un coup et adieu ma crédibilité. Et merde ! Qu'est-ce que je fais avec l'autre con ? S'il voit que j'ai pas fait mon taf il va me buter aussi. Comment je fais ? Si je fais rien il me retrouvera. Je

dois m'en débarrasser. Ouais c'est ça : s'il coule, problème résolu. Après tout c'est sa faute, s'il m'avait renseigné correctement, j'aurais peut-être pu faire mon travail.

— Papa ?

— Bonjour ma grande. Tu as un problème ?

« Un inconnu qui passait par là voit une petite fille seule dehors et découvre un cadavre en essayant de l'aider à rentrer chez elle. » C'est la couverture parfaite !

— Je m'appelle Grace. J'ai six ans. Et toi t'es qui Monsieur ?

Un génie.

— Tu peux m'appeler Ray. Est-ce que je peux t'aider ?

Si c'est moi qui appelle la police avec la petite, on ne pourra pas me soupçonner. Surtout que j'ai aucun lien avec cette famille.

— Mon papa il répond pas...

Pas étonnant, les morts ça répond rarement...

— Et tu es sûre qu'il n'est pas sorti ?

— Oui, il est toujours là quand je rentre de l'école. Mais là il répond pas.

— Ecoute Grace, il est peut-être arrivé quelque chose à ton papa... On va appeler les secours, d'accord ? Je reste avec toi en attendant qu'ils arrivent.

— Bonjour. M. Cossings, c'est bien ça ? Je suis Franck Kerder, des services sociaux. Nous nous sommes parlés au téléphone. Vous vous êtes proposé de prendre la petite Grace chez vous en tant que famille d'accueil.

— Appelez-moi Ray.

— Voilà, Grace. C'est ton nouveau chez toi. Qu'est ce que tu en dis ?

— Mais veux rester avec papa moi !

— Ton papa est parti ma chérie... Heureusement, ce gentil monsieur s'est proposé pour t'accueillir chez lui.

Oui, oui. Monsieur Ray est un monsieur très gentil et cætera et cætera... Enfin il adopte surtout la petite pour ne pas avoir l'air suspect, alors si vous pouviez dégager de chez moi, ça m'arrangerait M. Kerder.

— Monsieur Ray ?

— Ravi de te revoir ma grande. A partir de maintenant tu es à la maison ici. C'est moins grand que chez ton papa mais je suis sûr que tu vas t'y habituer.

Tu n'as pas tellement le choix après tout... Désolé, je suis la seule « famille » qu'il te reste. J'espère que tu ne souffriras pas trop à mes côtés avant de te droguer, de fuguer et de te foutre en l'air comme les trois quarts des enfants placés en famille d'accueil...

— Grace ? Allez, va te préparer ma grande. On va être en retard à l'école.

— J'arrive Monsieur Ray !

Encore ce « Monsieur » hein ? Tu dois être complètement perdue... Plus de papa et d'un coup un pur inconnu se met à te faire tes repas, tes lessives, et tout ce que lui faisait avant. Mais il est bizarre ce monsieur. Il ne fait pas tous les trucs de papas. Il ne te donne pas l'amour d'un papa. Peut-être que le monsieur aussi est un peu perdu...

— Tu sais, tu n'as pas besoin de m'appeler « Monsieur ». Je sais que je ne peux pas remplacer ton papa, mais... Ça va faire deux semaines que tu es ici. C'est chez nous tu comprends ? On n'est peut-être pas une famille mais on peut sûrement être de bons amis...

— D'accord.

T'es pas très bavarde petite. J'aimerais bien t'aider, maintenant que je n'ai plus que ça à faire...

— Tu pourrais m'appeler juste Ray. C'est mon prénom. Tu fais bien comme ça avec tes copains à l'école, non ?

— Oui.

Bon j'arrête de t'embêter avec ça.

— C'est bon, tu es prête ? On y va ma grande.

— Il faut que tu manges Grace. C'est important le petit déjeuner.

— Mais, Ray ! j'ai pas faim moi.

Plus de « Monsieur » maintenant ? Alors on se décide à être copains...

— Si tu ne prends pas ton petit déjeuner c'est moi qui mange tout, même ton goûter !

— Non ! Non, pas le goûter ! je veux mon goûter !

— Aha tu fais moins la maligne d'un coup ! Allez avale-moi ce petit déjeuner.

Qui aurait cru qu'un virtuose de la mort pourrait sourire bêtement en jouant les gentils papas...

Où est-ce que je suis ?

— Aie !

Des menottes ?

— Bien dormi ?

Je me souviens. Grace ! Où est Grace ? Qu'est-ce qu'ils ont fait d'elle ? Comment elle va ? Dis-moi que tu vas bien s'il-te-plait Grace. Dis-moi que tu es vivante !

— Comment va-t-elle ?

Parle ! Il faut que je sache.

— Je suis le commissaire Arton. Et vous, vous allez tout me dire sur...

— Grace ! Comment va Grace ?

Allez, parle espèce d'enflure !

— Je vous dirai tout ce que vous voudrez savoir. Dites-moi comment elle va. J'ai le droit de savoir.

— Elle est en réanimation, M. Cossing.

Grace...

— Est-ce qu'elle va s'en sortir ?

— Aux dernières nouvelles, son état est critique. Il y a peu de chances qu'elle vive.

Tout est de ma faute. Grace, pardonne-moi...

— Un mouchoir ? Une enfant qui se fait tirer dessus dans votre appartement, ce n'est pas rien. Et la présence d'un homme tué à l'arme blanche n'arrange rien à votre cas. Surtout avec les deux armes à vos pieds... Alors dites-moi, que s'est-il passé ?

Grace. Pardon Grace. Je suis tellement désolé...

— Arrêtez votre cinéma. Ce n'est pas en pleurant que vous allez m'attendrir. Vu les charges qui pèsent contre vous, vous avez plutôt intérêt à tout nous dire. C'est la prison vous tend les bras. Voire la peine de mort si votre tête ne revient pas au jury.

— Je n'ai pas réussi à la protéger... C'est ma faute. Tout est ma faute.

— La protéger de quoi ?

— De lui ! Cet homme. C'est lui. Il lui a tiré dessus.

— Et que faisait-il là ?

— Il voulait se venger.

— De quoi ?

— C'est pour son frère. Il est mort à cause de moi.

— Encore un mort ? Décidément vous les cumulez...

Tais-toi.

— Je lui ai rien fait.

— Alors comment est-il mort ? Je t'ai dit de te taire !

— La ferme ! Arrêtez de m'interrompre. J'ai dit que j'avouerais et je le ferai.

— Très bien. Faites.

— Promettez-moi... Si elle s'en sort, promettez-moi qu'elle viendra me rendre visite en prison.

— Accordé. Si toutefois vous échappez à la chaise électrique. Maintenant parlez.

— Le frère du type. C'était un assassin. Il a été condamné à mort à cause de moi. Il m'avait employé pour maquiller un de ses meurtres. C'était le père de Grace... La victime, je veux dire. Une fois arrivé sur les lieux j'ai été interrompu. Grace est arrivée avant que je n'aie pu commencer à travailler. Je suis sorti par derrière, j'ai fait le tour de la maison pour la rejoindre et j'ai appelé la police avec elle. Vos collègues sont rapidement remontés jusqu'à lui. En même temps, c'était vraiment un amateur. Les preuves étaient formelles. Il a pris la peine capitale. J'ai adopté Grace. J'ai cessé mon activité et on a déménagé.

— Quelle activité ?

— Vous m'avez très bien compris, je maquillais des scènes de crimes.

— Continuez.

— Si j'ai tout arrêté, c'est pour la protéger. J'étais aussi maquilleur pour le cinéma alors j'ai continué à faire ça après le déménagement.

— C'était il y a combien de temps ?

— Un peu moins d'un an.

— Quel rapport avec hier soir ?

— Cet homme. Il était chez moi quand je suis renté à la maison. Il avait... Il avait attaché Grace à une chaise et...

Allez. Il faut parler. Tu dois tout lui dire. Fais-le pour elle.

J'y arrive pas. Je peux plus parler...

Tu dois le faire ! Surmonte ton chagrin et parle.

— Il la menaçait... Avec un flingue. Il a dit que c'était le frère du condamné à mort et qu'il allait tout me prendre, comme je l'avais fait pour lui. Et puis il a tiré. Il lui a tiré dessus. Sur Grace ! Il a tiré sur Grace. Grace... Ma petite Grace. Il l'a visée elle, vous comprenez ? Il a tiré sur une enfant ! Il a tiré sur mon enfant ! Elle n'avait rien fait ! Ça aurait dû être moi. Pas elle. Elle n'avait rien fait. Rien du tout...

Alors je l'ai planté.

Plein de fois.

Je l'ai planté encore et encore. J'étais tellement enragé, je ne pouvais plus me contrôler. J'ai attrapé ce couteau sans m'en rendre compte et puis... Il était mort.

Pardon

— Hé le virtuose.

Laissez-la partir. Elle n'a rien fait. C'est moi que vous voulez...

Non !

Je suis en sueur... Encore un cauchemar.

— C'est qui Grace ?

— Hein ?

— C'est qui Grace ?

— Ferme ta gueule Chuck.

— Alors c'est qui Grace ?

— C'est personne.

— T'es ici depuis combien de temps, 10 ans ? Elle a dû t'oublier ta copine...

Pas ma copine.

— Ça va faire 15 ans.

— Et en 5 ans que je suis là t'as jamais eu aucune visite. Fais-toi une raison le vieux. Elle s'est refait une vie sans toi. Et toi tu rêves d'elle toutes les nuits. Oublie-la, c'est mieux pour...

— Elle est morte.

— Désolé vieux.

— 21 ans. Elle aurait bientôt 21 ans. L'âge d'aller s'acheter sa première bière... De conduire... De venir au parloir toute seule...

— 15 ans passés ici. Pas une seule bagarre. Vous lisez des livres. Vous êtes irréprochable.

— Et donc ?

— On pourrait vous libérer pour bonne conduite. Une remise de peine de 5 ans ce n'est pas rien.

— Pour quoi faire ? Je n'ai rien dehors.

— D'où les 17 tentatives de suicide ?

— Je recommencerai.

— M. Cossings, j'ai étudié votre dossier. Vous avez fait de mauvais choix de vie, protégé les mauvaises personnes. Mais ce soir-là, vous défendiez cette petite. Rien de plus.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça change ?

— Vous pourriez faire des choses bien dehors. Aider les bonnes personnes cette fois...

Je suis dehors... C'est ça la liberté ? Libéré pour bonne conduite. Mais pour aller où ? Qu'est-ce que je devrais faire ? Me jeter sous les roues d'une de ces voitures ? Je n'ai plus rien à faire ici de toute manière. Plus personne ne me retient...

— On m'a dit ce que tu as fait.

Non.

— Je sais tout maintenant.

C'est impossible.

— Ils m'ont empêché de venir te voir.

Tu es morte. Ça ne peut pas être toi.

— Tu m'as manqué tu sais.

Je me retourne. Elle est là. Elle est en fauteuil roulant. Je lui donne la vingtaine. Son âge si elle était encore...

Grace...

— Grace ?

— Ravie de te revoir Papa.